

«Fusions froides», la nouvelle exposition de Pauline Lavogez, est conçue comme un véritable espace immersif : un espace qui invite le visiteur à entrer, explorer et ressentir un certain intérieur, parfois invisible, intime et profond. A l'entrée de la galerie, une machine imposante obstrue la vue sur la vitrine. Un écran intégré dans cette installation reflète l'extérieur saturé par le brouillage du mauvais signal. La communication ne passe pas. Au-dehors appartiennent la rue, les flâneurs clandestins et la réalité d'un monde en plastique, dérangeant et plein d'irritations. C'est un geste de division entre les deux espaces. L'artiste trace une ligne, mais ne cherche pas à établir une limite, ni une frontière, ni provoquer un isolement. Elle invite à un autre regard, dans un univers différent.

Ensuite, le parcours de l'exposition mène vers une vaste construction, une estrade qui se lève au-dessus de la tête du visiteur, imposante, mais impossible à gravir. On ne nous propose que de la parcourir du dessous et d'observer un paysage de matières noires trouvées sur les terrils qui la recouvrent. Une plate-forme qui pourrait devenir un espace de révolte et d'expression militante, devient ici une structure de la dépendance. L'impulsion de soulèvement, confrontée à la force de massivité se réduit dans l'obéissance. C'est pour Pauline Lavogez une manière de susciter notre désir puis de le contrarier. La collision des envies, sentiments et notions contradictoires est au cœur même de la pratique de l'artiste. Souvent, elle vient à l'encontre des oppositions pour créer un langage viscéral - une manière très franche de parler de soi, de ses désirs et de l'environnement qui nous entoure.

Cette contradiction se retrouve dans le titre même de l'exposition. Empruntées à l'écrivaine Anne Dfourmantelle, les « fusions froides » sont décrites dans son livre *En cas d'amour* pour exprimer un état d'addiction amoureuse : « La fusion froide n'est pas sentimentale, elle est extrême, elle est glacée, sous une apparente indifférence ou brûlante, elle est pulsionnelle mais pas émotive... » À la fin du parcours, le spectateur est plongé dans une installation vidéo représentant une scène de noyade, une action qui alterne avec toute violence la force et la faiblesse. Cette œuvre, à posteriori devenue un hommage à l'écrivaine, cherche à rendre tangible l'expérience d'engouffrement d'un être humain dans un autre. Engloutis par l'eau, les deux corps disparaissent et réémergent dans une danse répétitive, puissante et spontanée. Frémillante, elle reflète la symbiose de deux êtres vivants attachés par la froideur dans une fusion partagée.

Anastasia Krizanovska
Septembre 2018

Pauline Lavogez, *FEU III*, video, 1min20, 2013.

imergé(e)

Pauline Lavogez sonde ce qui entre elle et nous ne se dit pas. Son langage se fixe dans l'intime muet de deux corps étrangers. Chacune de ses pièces peut de prime abord paraître indiscernable : ne surviendra qu'un bruit, une odeur, sensible avant d'être intelligible. Nous voilà immergé, à notre insu-même, dans un paysage mental qui est sien tant que nôtre. Cette impression flottante, ne fait-elle pas écho à un souvenir mien ? Ou est-ce donc à l'artiste que j'emprunte ces mémoires ?

En gardant sa forme toujours ouverte, la cantonnant au strict nécessaire du support matériel, Pauline Lavogez imprègne ses pièces de sensations latentes, exemptes de discours. Elles suggèrent pourtant une violence, celle qui nimbent les rémanences du corps plutôt que de l'esprit. L'artiste les convoque, comme autant de spectres familiers. De l'oeuvre au spectateur, de l'émotion passée à son interprétation, l'eau peut devenir refuge ou combat, découverte ou ablution. L'élément parcourt son oeuvre, de la vidéo présentée ici à celle qui introduisait, la concluant, sa dernière exposition monographique. Choisir d'exposer *Feu III*, réalisée en 2013, s'inscrit ainsi dans une intention double. D'abord, l'oeuvre cristallise le langage esthétique de Pauline Lavogez, une retenue sourde autant que dépouillée. En ce sens, aussi, que la vidéo déjoue l'attente du spectateur, dans le contexte pictural et cossu de *Morceaux Choisis*. Il croit deviner une intention plastique dans ce plan fixe et sous-marin. Mais l'oxygène manque à l'artiste, et un sursaut charnel brusque celui qu'elle regarde. Emergé, le souffle se cherche, se fixe, et bientôt résonne en chacune des oeuvres alentours. Elles bruissent toutes, ou presque, du désir de nous habiter.

Immergé. Se dit aussi d'un astre plongé dans l'ombre d'un autre. Tel le reflet, perceptible à peine, du visage du spectateur dans celui de l'artiste, à la faveur d'une vitre de verre. Telles les pénombres fantastiques où, dans l'onde troublée, nous croyons voir un autre qui ne sera que nous.

Samuel Belfond

Il faut imaginer Sisyphe heureux, conseillait Albert Camus. L'imaginer ainsi, jamais las de pousser la roche qui lui fut affectée à perpétuité. Les machinations de Pauline Lavogez nous y incitent en tout cas : dans leurs boucles obsessionnelles, elles mettent à l'épreuve la matière autant que nos corps. Formée dans l'atelier de Jean-Luc Vilmouth à l'Ensba, l'artiste conçoit des habitacles comme des pièges. Dans *Adieu Tristesse*, une plaque lourdement arrimée chute incessamment, produisant autour d'elle un brouillard de poudre blanche bientôt dispersée. Même mouvement continu, obstiné, de cette hélice qui menace le visiteur dès qu'il pénètre cette autre installation, intitulée *Au creux de la vague*. Il faut imaginer les machines heureuses, aussi, peut-être ? Pauline Lavogez répond sous forme de questions : « La machine ne serait-elle pas la rencontre entre le vivant et le mortel ? Peut-elle exercer sur nous des sentiments puissants ? La pense-t-on à notre image ? » Son ballet mécanique convoque pour tenter d'y répondre des actions simples, quotidiennes, autant que des éléments primitifs, des flux primordiaux. Objectif ? « Délivrer une énergie féroce au spectateur, une violence symbolique (mettant en évidence) une fragilité non dissimulée », confie l'artiste, qui met fréquemment son propre corps à l'épreuve dans ses performances filmées. Un visage qui doucement se noie, passant imperceptiblement du calme à la douleur dans la vidéo *Feu III* ; son corps plongé dans l'eau qui nage, nage, nage, semblant ne pouvoir jamais avancer et sortir du cadre... « La lutte elle-même vers les sommets suffit à remplir un cœur d'homme », aurait conclu Camus.

Emmanuelle Lequeux
Catalogue du 62ème Salon de Montrouge

Le sentiment d'overdose

«Et en chaque homme, il y en a deux qui dansent :
son poumon droit et son poumon gauche.
Les poumons dansent, l'homme reçoit de l'oxygène.
Si on prend une pelle, et qu'on frappe l'homme sur la poitrine au niveau du poumon,
alors les danses s'arrêtent.
Les poumons ne dansent pas, l'oxygène n'arrive plus.»¹

Lorsqu'en 2002, la pièce *Oxygène* d'Ivan Viripaev paraît en Russie, nous avons tous été frappés par ce récit très franc et actuel, qui parlait avec simplicité des choses compliquées. La presse l'a tout de suite étiquetée comme le manifeste des trentenaires. Elle s'adressait justement à la génération qui, à l'époque, éprouvait l'éveil de la conscience sociale vis-à-vis de la politique du pays où Sanyok, le personnage principal, « a décidé de rester pour toujours ». La situation a depuis beaucoup changé. La capacité et la volonté d'agir se sont éteintes. *Oxygène* est tombé dans l'oubli. C'est avec plaisir et beaucoup de curiosité que nous découvrons la parole d'Ivan Viripaev réémergée dans la performance de Pauline Lavogez. Que signifie alors ce texte hâtif et éveillé, parlant du religieux, de l'intime, de la morale, du politique et de l'actualité, dans la performance d'une jeune artiste française en 2016 ?

Dans le cadre de l'exposition *Vertige en terrain plat*, Pauline Lavogez réalise trois performances, trois compositions d'*Oxygène* qui viennent ponctuer les lieux du parcours de l'exposition. Son récit sollicite le déplacement du spectateur et l'entraîne dans une flânerie qui dépasse le mouvement et continue dans le rêves et les souvenirs cousus à partir de la mémoire. Chapitre par chapitre, elle reprend la pièce pour la réinterpréter dans des situations et des enjeux de monstration différents. Le texte initial traduit en français et une bande sonore accompagnent le mouvement des intervenants dans l'espace. La parole rejoint la performance dans son rythme, sa musicalité et, bien sûr, dans sa signification. À chaque refrain le geste se répète, à chaque montée de la voix le mouvement s'accélère et devient plus tendu, plus contracté. À deux, à trois ou à dix, les acteurs de la performance s'associent pour rechercher l'équilibre du corps et de l'esprit. La performance de Pauline Lavogez est toujours une improvisation avec une seule règle protocolaire : altérer le relâchement et la contraction. Les corps « se grimpent » et s'étalent dans l'espace dans le but de s'abandonner entièrement. Le mouvement se produit dans l'interstice entre tension et dilatation. L'esthétique du geste perd son importance face au désir d'absorber le mouvement, d'arrêter l'action en tant que telle pour prendre conscience du poids, de la pression, de la possession et de la persévérance à l'intérieur de soi-même.

Le spectateur ne participe pas physiquement à cette danse insolite, mais il y participe mentalement, par la force des transmissions des énergies et des idées. Attiré par l'action qui se déroule et le texte qui se crie, il réagit passivement et éprouve des émotions confuses et étourdissantes. En écho avec Viripaev, Pauline Lavogez réclame vouloir secouer le monde avec l'oxygène ; par la respiration, elle souhaite questionner la présence à soi et à l'autre. Dans le texte et dans la performance, la notion d'oxygène s'élargit. En plus d'être un élément indispensable à notre existence, l'oxygène se veut le principe même de la force de vie, de la vérité et de la liberté. Et à ceux qui ont déjà souffert d'un manque d'oxygène, il peut arriver un sentiment d'overdose d'oxygène, alerte le texte. C'est justement ce sentiment que Pauline Lavogez veut transmettre. L'artiste veut « oxygéner ». C'est-à-dire mobiliser le spectateur, lui donner envie de prendre son courage à deux mains pour affronter brutalement le vertige des pensées et des réflexions que génèrent son esprit.

¹ Ivan Viripaev, *Les Rêves – suivi de Oxygène, Les Solitaires Intempestifs*, Paris, 2005, trad. par Elisa Gravelot, Tania Moguilevskaia, Gilles Morel.

Dans son œuvre, Pauline Lavogez réfléchit également aux différentes formes de monstration de la performance et à ses possibles prolongements. Elle utilise souvent le médium de la vidéo pour garder la trace de ses interventions. Dans l'espace d'exposition, la performance enregistrée se diffuse notamment sur des moniteurs (Feu III, 2014), ou des téléphones portables (Fluctuations, 2015), ou prend encore la forme d'une projection au plafond (Vu d'ici, 2014). La mise en scène de la performance, parfois inhabituelle et inattendue, interroge sa propre temporalité : quand commence la performance ? Quand se termine-t-elle ? Pour Pauline Lavogez, c'est une action sans limite et sans contrainte de temps, d'espace et même de corps. Elle conçoit des grandes installations inspirées d'environnements industriels, qui accompagnent naturellement ses interventions. Ces constructions semblent être des fragments d'usines abandonnées. À l'intérieur, les chaînes rouillées et les plaques métalliques montent et descendent, l'eau coule, les mécanismes poursuivent l'action. À l'intérieur, l'artiste est absente, mais le mouvement continue dans toute sa force et sa violence. La machine assure l'altération perpétuelle de contraction et du relâchement, maintient le sentiment d'overdose et augmente le niveau de tension.

Anastasia Krizanovska

STUDIO
Communiqué de presse

ADIEU TRISTESSE

Pauline Lavogez

Une proposition de Matthieu Lelièvre

du 13 janvier au 13 février 2016

PRÉPARATION / ACTION / CONSÉQUENCE
DÉSÉQUILIBRE / CHUTE / RENAISSANCE
EXCITATION / ORGASME / RESOLUTION
CHOC / COLÈRE / ACCEPTATION
ÉCHAUFFEMENTS / EFFORTS / ETIREMENTS
ATTIRANT / ETIREMENT / REPOUSSEMENT

Le travail de Pauline Lavogez prend souvent comme point de départ des phénomènes simples, souvent omniprésents dans notre société, nos méthodes de création, de consommation et la façon dont nous laissons notre environnement modeler nos besoins et notre personnalité. Elle extrait du « réel » des situations, des actions et des fragments qu'elle offre au spectateur qui peut ainsi en constater les enjeux, l'absurde ou encore la poésie intrinsèque.. Pauline Lavogez explore à travers des performances et des installations les problématiques de la perception à travers l'impact physique ou visuel, mais aussi parfois plus simplement la présence discrète de l'individu et les conditions pour rendre possible son affirmation.

Adieu tristesse est une métaphore mécanique aussi simple qu'efficace dans laquelle il est question de poids, de gravité, d'interpénétration de forces, de possession, de vecteurs et de milieux... Des matières qui se rencontrent, des éléments qui s'affrontent et des flux qui s'entremêlent.

En se référant à Sysiphe, *Adieu Tristesse* célèbre la beauté de la chute, la poésie de l'abandon aux forces incontrôlables, incessantes, omniprésentes. « Dans cette proposition, j'étudie la puissance de l'être, de la relation, de la vie : leur fragilité ». C'est aussi dénoncer l'un des plus grands paradoxes de l'homme. Cet être doté de capacités techniques et intellectuelles extraordinaires est souvent diminué et réduit de corps et d'esprit à l'absurde, esclave de ses passions, de ses limites et de ses addictions.

Selon Lavogez, *Adieu Tristesse* « délivre une énergie féroce au spectateur, une violence symbolique (mettant en évidence) une fragilité non dissimulée »

M.L

DIFFRACTION, invité du STUDIO de la galerie laurent mueller

La galerie laurent mueller a choisi de confier le commissariat du STUDIO en ce début d'année 2016 à Matthieu Lelièvre (DIFFRACTION) pour un cycle de trois expositions successives. Prenant pour point de départ sa connaissance de la jeune création, le commissaire a choisi d'inviter plusieurs artistes récemment diplômés de l'Ecole Nationale Supérieure des Beaux Arts de Paris.